



ROYAL BAKING POWDER

Absolument pur. Poudre faite avec la crème de tartre de raffinée pur.

Situation à Cuba.

Côté Cubain.

New York, 16 mai.—Le correspondant du Herald, à la Havane, lui télégraphie: La situation devient extrêmement alarmante. Suivant toutes les apparences les cubains vont faire des manifestations armées contre les Etats-Unis et le mode de gouvernement de l'île, bien que l'élément conservateur compte toujours que les choses pourront s'arranger à l'amiable.

Cet état de choses s'est manifesté brusquement, samedi, à la suite d'une petite querelle entre le général Gomez et le général Brooke; mais il y a deux mois que tout cela couve.

Le premier mouvement a été fait par l'armée, et il est probable qu'il sera soutenu par un grand nombre de cubains.

L'armée, qui est représentée brièvement par le général Gomez, bien que son autorité soit contestée, est critiquée avec beaucoup d'amertume par le gouverneur Brooke et sa politique. Les soldats déclarent qu'ils ont été méprisamment dupés et pris dans une trappe par les Américains. Ils considèrent comme une insulte l'offre qu'on leur a fait de \$75 pour qu'ils rendent leurs carabines. Après tout, ils n'ont pas été dupés par les Américains; en conséquence, ils refusent l'échange.

Quelques-uns prétendent que la détermination qu'a prise l'armée de ne pas rendre ses armes, vient de ce que le général Brooke a refusé de sanctionner la demande faite par Gomez de la formation d'une milice cubaine.

Tout cela est né avec indignation sur un quartier-général cubain, surtout par Gomez, qui, cependant, refuse de s'expliquer sur la situation actuelle.

Un des premiers officiers de Gomez s'est exprimé ainsi: "Le général Gomez a été amené ici sous l'influence de M. Porter. On lui avait dit alors que l'en avait besoin de lui à la Havane pour aider le général Brooke à établir un gouvernement qui n'aurait d'autre base que la liberté et l'indépendance. Il a été joué misérablement. La façon dont l'a traité le général Brooke l'a rendu ridicule. Par suite de son intimité avec le général américain, il est devenu impopulaire parmi les Cubains, qui disent avec une apparence de raison, qu'il a trahi leur cause."

C'était là une partie du plan de Brooke. Son but était de le rendre impopulaire, afin de pouvoir plus à l'aise suivre les ordres qu'il recevait de Washington.

Gomez et ses hommes sont détestés et impopulaires aujourd'hui. Il n'a pas d'influence. Une recommandation de lui fait plus de mal que de bien.

Les Cubains s'imaginent qu'il a travaillé pour l'annexion. Il prouvera le contraire, cette semaine, en publiant les lettres qui se sont échangées entre lui, le général Brooke et le Président McKinley.

Cela fait, il quittera probablement l'île. Il n'a pas un sous vaillant. Il vit de charité. En fait, nous faisons tous de même.

Gomez a été forcé de dissoudre son état-major, attendu qu'il n'avait pas de quoi le nourrir.

Tous les membres cherchent maintenant du travail. Un colonel est devenu officier de police, avec un salaire de \$62 par mois.

Tous les ennemis de Gomez occupent de superbes positions. Ses officiers meurent de faim.

Situation à Cuba. Côté Américain.

Washington, 16 mai.—Le général Brooke n'a envoyé au département de la guerre aucun rapport sur la situation grave de Cuba et l'on ne croit pas à Washington qu'il y ait à s'alarmer le moins du monde sur cet état de choses.

Ca été, depuis le commencement, la politique du Président d'accorder aux généraux du plein pouvoir sur les îles qu'ils commandaient et de leur laisser la responsabilité de tout ce qu'ils faisaient.

La confiance du Département de la guerre dans le général Brooke a été fortifiée encore par la visite faite à Cuba par le secrétaire Alger, en vue d'assurer la prospérité de cette population.

C'est la politique du général Brooke, dit-on, d'agir avec douceur envers les Cubains et d'éviter avec soin tout acte qui pourrait irriter les esprits. Mais aussi il sera ferme quand il le faudra et les perturbateurs comprendront vite qu'aucun acte d'opposition ouverte ne sera toléré.

Les communications que le général Brooke a envoyées au Département de la guerre, n'ont pas été publiées; mais on comprend parfaitement à Washington que le malaise actuel vient de ce que les "généralistes" de l'armée cubaine sont désappointés parce qu'ils ne peuvent pas empêcher l'argent qu'ils espéraient faire, en disposant à leur façon des montants destinés à l'armée.

Ces généraux croyaient tous qu'ils toucheraient une part proportionnelle à leur grade et à leurs services.

S'il y a eu des embarras et des délais dans la distribution des fonds, la faute en est à ces officiers qui, comme membres de l'assemblée et soutiens de Gomez, ont constamment soulevés des obstacles au désarmement des Cubains et au règlement pacifique des affaires de l'île.

Ce qu'il y a de bien certain, pour le moment, c'est que les Etats-Unis resteront présentement maîtres absolus de l'île et que les ordres des officiers qui y commandent seront pleinement soutenus par le gouvernement de Washington.

Départ du contre-amiral Watson.

San Francisco, Californie, 16 mai.—Le contre-amiral John G. Watson, qui doit remplacer l'amiral Dewey au commandement de l'escadre asiatique, est parti cette après-midi sur le vapeur City of Pekin pour Manille.

Condanné à mort.

Ogden, Utah, 16 mai.—Ce matin à Brigham City le juge Hart a prononcé la sentence de mort contre Abe Majors, l'assassin de Brown, capitaine de police d'Ogden, le 30 avril.

Le condamné sera fusillé le 7 juillet prochain entre dix heures du matin et quatre heures du soir. C'est le genre de mort qu'il a choisi.

MALADIES DE LA PEAU

De toutes natures, des plus simples boutons aux plus rebelles eczémas, erythèmes, séborrhées et éruptions sont guéris promptement, agréablement et radicalement par le LONGUENT HEISKELL.

Le savon HEISKELL est le plus sûr et le plus efficace pour le traitement de toutes les maladies de la peau. Il est calmant dans ses effets et guérit. En vente par tous les Droguistes.

JOHNSTON HOLLOWAY & COE 331 Commerce St. Phila.



Le Major J. B. MARCHAND.

D'après une dépêche que nous publions d'autre part la mission Marchand doit être arrivée hier à Jibouti. La France se prépare à fêter dignement les vaillants explorateurs qui ont traversé l'Afrique de l'Atlantique à la Mer Rouge.

LE MAJOR MARCHAND EN BONNE SANTÉ

Arrivée de l'explorateur à Jibouti. Paris, France, 16 mai.—A la séance de cabinet tenue ce soir M. Guillain, ministre des colonies, a communiqué à ses collègues une dépêche reçue par le gouverneur de Jibouti du major Marchand, qui annonce que les membres de l'expédition sont en parfaite santé et qu'ils arriveront à Jibouti le 16 mai.

Dans sa dépêche, le major Marchand ajoute: Au moment d'arriver au terme de notre voyage à travers l'Afrique, à la fin de trois années consacrées à l'accomplissement de la tâche qui nous a été confiée, le chef de la mission et ses officiers vous demandent de renouveler au gouvernement l'assurance de leur respectueux dévouement et de leur esprit de discipline et d'obéissance que trois années de séjour dans la brousse n'ont pu altérer.

Les membres du cabinet ont décidé d'accorder aux officiers les récompenses demandées par le major Marchand.

Ils ont également élaboré le programme des fêtes qui seront données en France en l'honneur de l'explorateur africain.

Le major Marchand sera reçu officiellement à Marseille par le préfet maritime et des délégués du ministère de la marine et du ministère des colonies. A son arrivée à Paris il sera reçu à la gare par des représentants du ministère de la guerre, du ministère de la marine, du ministère des colonies, du Président de la République et du Club Militaire.

Le ministre de la marine mettra sa voiture officielle à la disposition du major Marchand pour le conduire au ministère de la marine, où un lunch sera servi.

Le même soir une réception aura lieu au Club militaire en l'honneur des voyageurs.

Le ministre des colonies donnera aussi une soirée en leur honneur. Le jour suivant, des médailles commémoratives portant l'inscription "Mission Marchand—De l'Atlantique à la Mer Rouge" seront remises aux membres de l'expédition.

Haute trahison.

Johannesburg, Transvaal, 16 mai.—De nombreux individus ont été arrêtés à Johannesburg sous l'accusation de haute trahison.

DERNIERE HEURE.

Les Officiers arrêtés à Johannesburg. Prétoria, Transvaal, 16 mai.—Les officiers arrêtés, au nombre de huit et non de sept comme on l'a annoncé, sont le capitaine Patterson, autrefois des lanciers; le colonel R. F. Nicholas et le lieutenant F. Tramlott; C. A. Ellis, ancien détaché à Johannesburg; le lieutenant John Allen, anciennement de l'artillerie montée; l'officier d'intendance Mitchell, et les ex-sergents J. Fries et R. P. Hooper.

Aucun des prisonniers n'a été au service de la compagnie à charte anglaise de l'Afrique du Sud. On dit que le commissaire de police qui a l'affaire en mains s'en occupe depuis quatre mois.

M. Beatty, le détective qui a procédé aux arrestations, a reçu ses instructions la semaine dernière et les mandats d'arrêt hier.

Les membres du comité exécutif du Transvaal, réunis ce soir en séance secrète, discutent les arrestations.

A la Junte philippine de Londres.

Londres, 16 mai.—Des membres de la junte philippine de Londres informent le représentant de la Presse Associée qu'au reçu de l'avis établissant que tous les étrangers avaient été renvoyés des lignes des Philippines, une dépêche a été adressée à Aguinardo, et que celui-ci a répondu que ce bruit était dû à la déclaration faite par M. Higgins, directeur de la compagnie de chemin de fer à son retour à Manille, après un séjour de plusieurs mois dans les lignes philippines.

Les Philippines de Londres tournent en ridicule le rapport annonçant la fuite d'Aguinardo. Ils disent que sa retraite dans les monts Carballos fait partie de son plan stratégique, attendu que cette région est presque inaccessible et habitée par des sauvages armés de flechettes empoisonnées, et qu'il est impossible aux Américains de l'y suivre.

A MANILLE.

Manille, Philippines, 16 mai, six heures 25 du soir.—M. Carrick et Holmes, l'Américain et le Canadien capturés dans le moulin à riz de Calumpit, ont été mis en liberté par le général insoufflé Luna, qui les a envoyés à travers ses lignes avec plusieurs Anglais auxquels quarante-huit heures avaient été données pour quitter le territoire des rebelles.

Le croiseur Charleston est arrivé de Hong Kong à Manille. Il a touché à Aparri, pour prendre les dépêches de la canonnière Concord, qui est stationnée à l'entrée du port.

Quelques natifs munis d'arcs ont lancé des flèches sur un canot envoyé à terre pour prendre du sable, et on a renoncé à toute autre tentative de débarquement.

Le Charleston a également correspondu à Lingayan avec la canonnière Wheeling.

L'avant-garde de l'armée du général Lewton a quitté San Miguel. Elle se dirige sur San Isidore.

Nonvieux mandats d'arrêt.

Johannesburg, Transvaal, 17 mai.—De nouveaux mandats d'arrêt ont été lancés. On affirme que les individus arrêtés organisaient un corps dans la colonie anglaise de Natal, entre l'Etat libre d'Orange et l'Océan Indien, pour appuyer le mouvement projeté à Johannesburg.

Conversion du six pour cent mexicain.

Mexico, Mexique, 16 mai.—M. Nunez, qui remplit temporairement les fonctions de ministre des finances, a présenté au Congrès un projet de loi autorisant le remboursement du six pour cent actuellement entre les mains de créanciers étrangers.

Le projet comprend une augmentation du montant de la dette et une diminution du taux d'intérêt.

On comprend que les banquiers européens soient prêts à accepter cette conversion, car le crédit du Mexique est aujourd'hui plus haut que celui de tout autre pays de l'Amérique latine.

D. MERCIER'S SONS Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

UNE AVERSE DE COMPLIMENTS SUR LA BEAUTE d'un nouveau genre de phaéton ou buggy, trap, charrette, surray, coupé, ou wagon pour grande route.

STAUFFER, ESHLEMAN & CO., 511 et 513 rue du Canal, NOUVELLE-ORLEANS.

"BUCKS" STOVES ET RANGES, "OUR LEADER" STOVES ET RANGES. Stoves Délivrés, Installés et Réparés.

Interview de Joseph Chamberlain. Londres, 16 mai.—Joseph Chamberlain, secrétaire d'Etat pour les colonies, interviewé ce soir, a dit qu'il n'avait reçu aucun avis officiel au sujet des récentes arrestations dans le Transvaal, et qu'il ne croirait pas qu'une trop grave signification doit y être attachée.

Il n'a reçu de l'Afrique du Sud, a-t-il dit, aucun avis pouvant lui faire prévoir ou expliquer les arrestations.

Cette nouvelle a causé une excitation considérable parmi les membres de la Chambre des Communes, mais ils n'ont montré que peu de dispositions à croire aux rumeurs d'une conspiration.

Accident de chemin de fer. Pottsville, Pennsylvanie, 16 mai.—Aujourd'hui à Long, une réserve située à quelques milles au-dessus de Tamaque, un train de voyageurs de l'embranchement de Little Schuylkill, de la ligne de Philadelphia et Reading, a quitté les rails et s'est jeté sur un train chargé de charbon.

Samuel Grier, mécanicien du train de voyageurs, a été tué, et le chauffeur, Lot Kirscher, a été blessé au point qu'il ne pourra probablement pas survivre.

Le chauffeur du train de charbon et plusieurs voyageurs ont reçu des blessures pénibles.

L'IMPRESSON A LONDRES. Londres, 16 mai.—Les avis reçus de Johannesburg ont probablement quelque rapport avec une mystérieuse dépêche reçue de Pretoria à Johannesburg, le 12 mai, dans laquelle on annonçait qu'un train spécial annonçait leurs et de ce train, un projet de permanence à la capitale du Transvaal.

A cette époque on n'a pas attaché une grande importance à cet avis, mais les nouvelles d'aujourd'hui jettent une lumière nouvelle sur le mouvement entrepris, et il y aura certainement une grande sensation à Londres quand la nouvelle des arrestations sera généralement connue.

Les journaux de l'après-midi publient des dépêches spéciales

Feuilleton DE L'Abelle de la N. O. Mamz-elle MIOUZIC GEORGES PRADEL. TROISIEME PARTIE. UN DUEL D'AMAZONES. IV [Suite.] Une fois restauré, il s'occupa de Charlot, qui ne semblait garder aucun souvenir de sa trem-

pée, et il lui donnait un dernier coup d'étrille, caressait sa croupe arrondie, lorsqu'un bruit de voix masculines arriva jusqu'à son oreille. Précipitamment il quitta l'étable servant d'écurie à Charlot, et son ébahissement fut visible lorsqu'il se trouva en face de deux gendarmes. Il les connaissait bien de vue, mais ne leur avait jamais parlé. Il faut vous dire qu'en principe les matelots professent une instinctive horreur pour les gendarmes.

Ce sont toujours les "hironnelles de potence", ainsi qu'ils les nomment, qui arrêtent leurs bruyants ébats quand ils sont en bordée à terre. Ce sont eux qui les coursent, qui les ceinturent, et les batteries entre matelots et gendarmes sont aussi fréquentes que sanglantes dans les ports de mer. Jean Cloarec à la vue des deux képis, ne put donc réprimer un instinctif mouvement de répulsion, que le brigadier nota au passage. Les deux gendarmes venaient de la Vallière. Le brigadier, un nommé Bourdon, gros, grand, fort, avec une épaisse moustache rousse, venait un air bon enfant auquel il ne fallait pas se fier. Son œil soupçonneux ne quittait pas la physionomie des gens quand il était appelé à les examiner, et soigneusement il rele-

vait les expressions des physionomies. Pointet, son Pandore, un être insignifiant, emboîtait simplement le pas à son brigadier. Celui-ci, à la première vue de Jean Cloarec, avait machonné dans sa moustache: — Notre visite à l'air de ne point faire précisément plaisir au particulier. Blanche comme une cire, s'appuyant contre le chambranle de la porte, Françoise ne perdait pas de vue son enfant. — C'est tout que demandent ces messieurs? — avait elle dit, d'une voix qu'elle cherchait vainement à affermir. Ah! son pressentiment ne l'avait pas trompée!... C'était bien le malheur qui s'abattait une fois encore sur la maisonnette. — Vous me demandez? — répondait Jean, tout surpris. — Voulez-vous me dire pourquoi? — Bien sûr, qu'on va vous le dire, — fit Bourdon d'un ton imposant, — et tout de suite, encore. Entrons chez vous, et vous allez l'apprendre. On pénétrait dans la chambre, et les gendarmes s'asseyaient, avec en face d'eux Jean Cloarec, et des façons autoritaires et dédaigneuses du brigadier commençaient à terriblement agacer. Subitement, son visage s'éclaira, et se frappant le front: — Je sais pourquoi vous venez

— Parfaitement. — Bien!... Pour l'orsse, au plus fort de l'orage, vous avez rencontré deux messieurs, je veux dire un monsieur et un garde. Le premier c'était M. André Lowel, qui habite au château de Chazay. L'autre, un garde à son service, Isidore Seichard. — Deux jolies canailles, — gronda Jean Cloarec, dont le rouge de la colère commençait à envahir la face. — Vous dites! Tachez moyen d'être un peu convenable, mon garçon, de modérer vos expressions, autrement, je vous en préviens, il pourrait vous en cuire. Et Bourdon souligna ce dernier mot d'un léger hochement de tête qui évidemment signifiait: — Il me semble que nous ne nous en sommes pas assez occupés de la première. — M. André Lowel et son garde, comme il pleuvait à torrents, vous ont demandé une place dans votre carriole, car leur cheval venait de leur échapper... Et voilà où ça commence à devenir comme dirait louché... Vous les laissez monter... Et puis, un moment plus tard, vous leur dites de descendre... Et comme M. André Lowel ne se départait pas assez de votre gré, vous l'empoignez par son paletot, par le bras, vous le bonseulez, bref, vous le jetez presque à bas de

— Parfaitement. — Bien!... Pour l'orsse, au plus fort de l'orage, vous avez rencontré deux messieurs, je veux dire un monsieur et un garde. Le premier c'était M. André Lowel, qui habite au château de Chazay. L'autre, un garde à son service, Isidore Seichard. — Deux jolies canailles, — gronda Jean Cloarec, dont le rouge de la colère commençait à envahir la face. — Vous dites! Tachez moyen d'être un peu convenable, mon garçon, de modérer vos expressions, autrement, je vous en préviens, il pourrait vous en cuire. Et Bourdon souligna ce dernier mot d'un léger hochement de tête qui évidemment signifiait: — Il me semble que nous ne nous en sommes pas assez occupés de la première. — M. André Lowel et son garde, comme il pleuvait à torrents, vous ont demandé une place dans votre carriole, car leur cheval venait de leur échapper... Et voilà où ça commence à devenir comme dirait louché... Vous les laissez monter... Et puis, un moment plus tard, vous leur dites de descendre... Et comme M. André Lowel ne se départait pas assez de votre gré, vous l'empoignez par son paletot, par le bras, vous le bonseulez, bref, vous le jetez presque à bas de

— Parfaitement. — Bien!... Pour l'orsse, au plus fort de l'orage, vous avez rencontré deux messieurs, je veux dire un monsieur et un garde. Le premier c'était M. André Lowel, qui habite au château de Chazay. L'autre, un garde à son service, Isidore Seichard. — Deux jolies canailles, — gronda Jean Cloarec, dont le rouge de la colère commençait à envahir la face. — Vous dites! Tachez moyen d'être un peu convenable, mon garçon, de modérer vos expressions, autrement, je vous en préviens, il pourrait vous en cuire. Et Bourdon souligna ce dernier mot d'un léger hochement de tête qui évidemment signifiait: — Il me semble que nous ne nous en sommes pas assez occupés de la première. — M. André Lowel et son garde, comme il pleuvait à torrents, vous ont demandé une place dans votre carriole, car leur cheval venait de leur échapper... Et voilà où ça commence à devenir comme dirait louché... Vous les laissez monter... Et puis, un moment plus tard, vous leur dites de descendre... Et comme M. André Lowel ne se départait pas assez de votre gré, vous l'empoignez par son paletot, par le bras, vous le bonseulez, bref, vous le jetez presque à bas de